

aucune grande injustice nationale qu'elle pût prévenir, que ce fût en dedans de ses limites ou au delà, que ce fût une puissance catholique ou protestante, grecque ou mahométane, ou tout autre qui commît cette injustice. Si notre justice n'exécute pas celle des Scribes et des Pharisiens, notre foi a été sans efficacité. Je soutiens que c'est le devoir de tout chrétien de faire son possible pour défendre, et, s'il est besoin, de renforcer, autant qu'il le peut, par les moyens admis ordinairement, les prétentions bien fondées de justice. Il fut un temps où le chef et les plus illustres membres de la chrétienté s'efforçaient de faire triompher cette doctrine :—quand, à la voix du Souverain-Pontife, ce faible vieillard, l'épée de l'injustice tomba des mains nerveuses du tyran, ses myrmidons l'abandonnèrent, et il devint un banni—quand les représentations d'un paysan outragé de Normandie étaient suffisantes pour engager les chevaliers tout hardés de ser de Guillaume le Conquérant à chercher pour leur chef renommé un autre lieu de sépulture que la superbe cathédrale qu'il avait érigée sur la terre ravagée du paysan. Mais ce temps est passé. Le chef de la chrétienté n'exerce plus ce pouvoir. Il est retourné au peuple, ce pouvoir : et les chefs des peuples sont trop vils, trop intéressés, trop occupés à s'assurer leur propre pouvoir si mal acquis, pour prêter aux plaintes des pauvres et des opprimés. Ils ont trop de ces demandes de justice à écouter chez eux, pour pouvoir appeler l'attention et le courage de leurs peuples au redressement des injures étrangères.

Mais tout n'est pas perdu, tout n'est pas corrompu. L'amour de la justice, étant le plus noble attribut de l'homme, est aussi celui qui cesse le dernier à habiter son cœur. Cet amour est encore bien ardent dans l'âme des multitudes. J'ai dit qu'il n'y a plus de chevalerie en Europe. J'ai colonisé les peuples; mais non les princes. Le courage héroïque de la chevalerie, qui, selon moi, est une détestation humaine du mal et une volonté ferme de le corriger, ce courage ne peut jamais s'éteindre dans le cœur vraiment catholique. Ce courage reste encore dans la brave bourgeoisie de l'Europe. Parmi les nobles, il se trouve un Montalembert et plusieurs autres illustres descendants. Pour l'Irlande, elle ne reculera point. Je me souviens bien du grand Enthousiasme qui anima la jeunesse (et moi, j'en faisais partie), quand elle entendit le récit des efforts des courageux Polonais, combattant les forces accablantes de la Russie, en 1830 et 1831. Si l'Irlande eût alors été une puissance indépendante, et si elle eût eu des moyens d'équipements, elle aurait pu fournir, et elle aurait trouvé cinq cent mille jeunes gens, tous brûlant d'obtenir leur liberté pour combattre le cruel destructeur de la Pologne.

C'est une des qualités du courage vraiment catholique (et je me sers de ce mot, non dans son sens religieux, mais dans son sens purement humain); c'est une de ses qualités de s'emporter contre le mal avec une indignation purement humaine, partout où se trouve ce mal et quel qu'en soit l'auteur, et d'être toujours prêt à tout faire pour y remédier. Nous savons que tout ceci est forte ment entretenu par notre religion; et ce sentiment, quelle force n'a-t-il pas, quand l'injure est faite à quelque membre de la chrétienté? Nous sommes tous blessés, si le membre le moins remarquable de la chrétienté est blessé. Aussi, quel catholique n'a pas entendu avec peine et indignation le récit des atrocités commises contre nos frères du Liban durant l'été dernier? Cependant des millions de catholiques de l'Europe ont été sans puissance pour venger de semblables cruautés. Et pourquoi? Parce qu'ils ont contracté la malheureuse habitude d'attendre le signal de rois lents et sans vigueur. Rois intéressés! Rois agitateurs! Et s'ils n'ont pas même la force? Les pauvres religieux de la Pologne seront-elles donc alors sans vengeurs? De pareilles atrocités devront-elles continuer? Non! Que le père des fidèles se place encore une fois sur la brèche pour arrêter ce torrent de tyrannie, de cruauté et d'injustice. Qu'il le dénonce encore une fois. Que son éloquente dénonciation se répète à tous les autels de la chrétienté. Que les prières des fidèles réunies montent vers Dieu, pour que le genre humain soit rempli du sentiment de la justice et de la haine de l'injustice, jusqu'à ce que les peuples soient bien convaincus de ce qui, à travers le monde, leur est dû, à eux et à la pauvre humanité souffrante, et spécialement à leurs frères en religion. Avant tout, que les catholiques n'essaient jamais de persécuter les autres pour cause de croyances. Lorsqu'il seront ainsi réveillés et animés, laissons librement le résultat à Dieu et à eux-mêmes. Ils seront forts pour la vérité. Ils seront invincibles pour le droit. Leurs forces, tirées du saint amour de la justice, surmonteront tous les obstacles. Par là, des chefs sans vigueur seront forcés d'agir avec énergie; car c'est la foi qui fait le héros. Par là, des tyrans qui maintenant oppriment le monde, seront ou retenus dans les limites de la justice et de la modération ou écrasés comme ils méritent d'être écrasés. Au nom de la justice donc, que les forces de la chrétienté, encore une fois au moins, soient relevées et dirigées dans le droit chemin pour obtenir la répression d'abus aussi monstrueux! Ce sera là une nouveauté pour ces peuples, du moins depuis les victoires de Sobieski à Vienne et de Jean d'Autriche à Lépante. S'il y a seulement un déploiement de volonté, ce sera suffisant, sans effusion de sang. Justice pour les pauvres chrétiens du Liban! Justice pour ces pauvres religieuses de la Pologne, religieuses que l'on torture, que l'on outrage! Puissions-nous vivre assez pour la voir exécutée, cette justice!

UNE VOIX DE L'OUEST.

Norristown, 15 déc., 1845.

La lecture de cette écrit ne pourra pas manquer d'exercer l'indignation contre le persécutateur des catholiques, contre l'autocrate des Russies; elle fera voir aussi la constance et la fermeté au moment du danger; elle fera

voir l'apathie, l'insouciance (dirai-je la lâcheté?), du moins la coupable indifférence des monarches actuels de l'Europe. Un roi de France, tel que Louis-Philippe, a-t-il donc oublié qu'autrefois un de ses aïeux se nommait Louis IX? Une reine d'Angleterre a-t-elle oublié que le trône qu'elle occupe aujourd'hui fut autrefois celui d'un Richard Cœur-de-Lion? La France ne se rappelle-t-elle pas qu'autrefois elle volait au secours de ses frères, qu'elle se montrait digne de son titre de fille aînée de l'Eglise? Une Espagne peut-elle avoir perdu le souvenir des maux qu'elle souffrit sous les Maures? peut-elle oublier qu'elle a toujours été, qu'elle est encore le Royaume catholique? Non, tous ces rois, tous ces peuples se glorifient tous les jours d'avoir eu, les premiers de braves chevaliers pour aïeux, les seconds d'illustres croisés pour ancêtres. Mais l'intérêt pécuniaire, l'intérêt d'un jour, l'emporte chez eux sur les sentiments de l'honneur et du devoir. Vaut bien mieux s'entre-déchirer pour un petit coin de terre que d'aller secourir ses frères opprimés, que de prévenir, par le châtiement du tyran, l'esclavage, l'oppression dont est menacée la partie la plus civilisée de l'Europe. Vaut bien mieux détrôner ses propres souverains, massacrer le clergé, bannir la noblesse, ruiner des milliers de familles, et puis revenir, après avoir mis toute l'Europe en feu, se placer sous l'empire de celui qui pourtant ne vaut pas mieux que la victime des vengeances populaires. Mais à quoi bon s'emporter? les rois et les peuples de l'Europe n'entendront pas ma voix, et quand même ils l'entendraient, ils iraient toujours marchant dans la même route, sans s'occuper des clameurs d'obscurs individus? Ainsi, je m'arrête; mon travail ne sera pas sans utilité; en faisant connaître les malheurs des Polonais et des Libanais, il fera comprendre la conduite des tyrans et la conduite de ceux qui pourraient abattre les tyrans!! H. L. L.

S..... Québec, 1846.

Canadien.

—Nous reproduisons ici des remarques extraites par M. Delpuech, curé du diocèse de Chartres, dans le livre *Du Prêtre, de la femme et de la famille*, par M. Michelet. On verra par cet esquisse, si les évêques de la France, ont bien sujet d'être effrayés, lorsque l'Etat exige que l'instruction de la jeunesse soit sous le contrôle d'hommes aussi impies que les professeurs de l'Université.

*Du dernier livre de M. Michelet.*— Je regrette de ne pouvoir suivre pas à pas M. Michelet dans la route historique qu'il parcourt. Plus d'une erreur grossirait mes observations, surprise au passage; mais mes occupations me forcent d'être court. Je ne puis néanmoins passer outre sans dire un mot du portrait qu'on fait au monde du clergé catholique. Une remarque d'abord: M. Michelet, qui se contredit lui-même, prouve le plus grand des miracles, savoir le crime engendrant la vertu. « La femme, dit-il, est entre les mains du prêtre. Le prêtre la dirige et la dirigée contracte la nature du directeur. Le directeur étant un monstre, la dirigée doit-elle être autre chose? On le dirait d'après le principe émis; mais la femme est encore l'être qui s'est le mieux conservé et le plus près de la nature. (P. 19). Cela posé, reprenons notre sujet.

Qu'est-ce qu'un prêtre au 19<sup>e</sup> siècle? Le voici, d'après M. Michelet: c'est un homme de basse naissance, issu de race de paysans (p. 206); un homme vulgaire, ignorant, ambitieux, patient dans ses ruses, habitué à ruser, à louvoyer (p. 206, 207, 264, 266, 326); un homme d'un furieux orgueil, d'un orgueil excessif, en qui l'orgueil fait le fond même de l'être (277, 268, 269); un homme sec et dur, peu sympathique et pauvre de cœur (XI, XII, XVII); un homme, tyran barbare de la pauvre religieuse, dont le couvent n'est, du reste, qu'une maison de force ou de fous (p. 22); un homme ennemi de tout progrès, de la révolution, de l'esprit moderne, de la liberté et de l'avenir (XVIII, XV); un homme à mine basse et que vous prenez dans la rue, pour le magister du village (212); un homme qui passe d'un extrême à l'autre, incapable de tenir dans ses sentiments un juste milieu (331); un homme inquiet, dangereux et violent (25); un homme sans mœurs, de sang et de chair, dévoré de la concupiscence et entre les mains duquel la femme est peu en sûreté sous plus d'un rapport (24, 227, 271); un homme ruiné de corps et d'âme par d'immenses écrits avant d'entrer dans sa carrière de prêtre (216); un homme pre-que sans foi, sans religion, impie, fort de tout, faible en Dieu, seulement (18, 30, 218); un homme enfin qui n'est pas un homme et qui a perdu sa place dans la nature, où peut-être il rentrera un jour (27). Tel est, au 19<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire aujourd'hui, le prêtre catholique. Tel est l'abîme où le clergé, roulant, depuis trois cents ans, de précipice en précipice, est enfin venu s'engloutir. Quelle horrible peinture et quel affreux revirement! Et c'est après avoir tracé d'une main ferme et sûre cet épouvantable tableau, que M. Michelet s'écrie que son livre est un livre de foi, vraie et sincère, (p. XXXVI). Non, cela n'est pas. M. Michelet se trompe, il n'y a là ni foi ni sincérité.

Il n'y a pas de foi, car la foi nous apprend que la religion de J.-C. vivra jusqu'à la fin des siècles, et l'on nous dit qu'elle a déjà disparu. Il n'y a pas de foi, car la foi nous apprend que l'Eglise de J.-C. est indestructible et sainte, et l'on nous dit que l'abomination remplit le sanctuaire et que l'Eglise n'est plus. Il n'y a pas de foi, car la foi nous apprend que le sacerdoce est digne de nos respects, et on le foule aux pieds. Il n'y a pas de foi enfin, parce que la foi nous apprend que l'Eglise est un corps auguste, dont le chef et les membres tiennent leurs droits divins de Dieu même, non pas d'un autre, et l'on nous dit que le pape n'est plus à Rome, que c'est la France qui